

Pourquoi vous devez assurer votre Vie

1. PARCE QUE c'est un devoir que vous devez à vous-même et à ceux qui dépendent de vous.
2. PARCE QUE du moment que votre vie est assurée, si vous mourrez, votre succession est augmentée du montant de votre police.
3. PARCE QUE la mort est certaine—QUAND est incertain. Aujourd'hui vous pouvez passer l'examen médical—DEMAIN il sera trop tard.
4. PARCE QUE votre police est un montant comptant en argent que vos créanciers ne peuvent saisir—si vous en avez à votre mort—une somme qui un désastre financier ne peut pas quand à votre famille.

Quand devez-vous vous assurer.

1. AUJOURD'HUI alors que vous avez la vie et la santé ; demain vous n'avez peut-être ni l'un ni l'autre ; les délais sont toujours dangereux.
2. AUJOURD'HUI une police vous coûtera moins que plus tard. Soyez sages et assurez votre vie comme mesure de prévoyance pour vos vieux jours.
3. AUJOURD'HUI car dans un temps de dépression financière plusieurs ont trouvé que leurs polices étaient le seul endroit où ils pouvaient emprunter pour rencontrer des besoins pressants.
4. AUJOURD'HUI est le temps d'agir ; si vous ne faites pas d'économies, quand allez-vous commencer ? Rappelez-vous que remettre un devoir présent peut être fatal à vos meilleurs intérêts.

Où vous assurer ?

Dans la Compagnie MUTUAL LIFE OF CANADA.

PARCE QUE cette compagnie a toujours remporté les plus grands succès.

PARCE QUE cette compagnie n'a pas de supérieure dans le montant des dividendes qu'elle paie à ses assurés.

PARCE QUE cette compagnie n'a pas d'actionnaires qui mangent une partie de ses revenus.

PARCE QUE ses réclamations en cas de mort sont payées promptement.

PARCE QUE c'est une compagnie canadienne qui ne fait pas d'affaires dans aucun pays étranger ; qui fait un choix judicieux de ses risques, et qui est reconnue pour ses méthodes saines d'administration.

PARCE QU'ELLE assure les hommes et les femmes ; les deux sexes ont les mêmes avantages ; justice égale pour tous.

PARCE QU'ELLE ne fait pas de restriction relativement à l'occupation, la résidence ou les voyages des assurés.

PARCE QUE ses fonds sont déposés dans des banques canadiennes seulement et que depuis 40 ans elle n'a pas perdu une seule piastre des placements qu'elle a faits.

Pour ces raisons et bien d'autres encore, assurez-vous dans la Compagnie MUTUAL LIFE OF CANADA.

ASSURANCE ! !

FEU, VIE, ACCIDENT et MALADIE, Automobile, Plate Glass, Respc.abilité de Patrons, etc., etc.

ASSUREZ VOTRE VIE !

- Assurez vos propriétés !
- Assurez votre Automobile contre le feu !
- Assurez vos Plate Glass !
- Assurez-vous contre les Accidents et la Maladie !

Il vaut mieux toujours avoir la protection que donne l'Assurance et ne pas en avoir besoin, que de ne pas l'avoir lorsque vous en avez besoin.

Je représente quelques unes des meilleures compagnies, et puis vous donnerai pleine et entière satisfaction.

Votre encouragement est cordialement sollicité.

Charles N. Begin,
Assurance Générale
Edmundston, N. B.

Je fais une spécialité de l'Assurance Accident et Maladie pour les employés de Chemin de Fer.

Ouverture

M. R. Jime, doit ouvrir un magasin de fruits et bonbons, tout près du pont, porte voisine de M. T. Boudreau, barbier. Vous pourrez vous procurer tout ce que vous désirez en fait de fruiteries, gâteaux, et sucreries.

AVIS

Les personnes qui désirent aller s'établir dans l'Ouest, sur le chemin de fer du C. P. R. et s'acheter des terres toutes prêtes pour la culture, pourront s'adresser à

EMILE BOURGOIN,
New Victoria Hotel,
Edmundston, N. B.

A VENDRE

Deux bons jeunes chevaux de chemin et d'ouvrage, à bonnes conditions.

S'adresser à **FRANK RICE,** Edmundston. 37 ju n o

Ce qu'on fait de son argent

Ce serait une étude curieuse que de rechercher ce que, chez les diverses nations, on fait de l'argent qu'on a de reste.

En certains pays on met de côté pour doter ses filles et faire instruire ses fils. Dans les contrées d'une civilisation plus avancée plusieurs achètent des livres, collectivement des curiosités ou des œuvres d'art. Les riches bâtissent, voyagent, s'instruisent, encouragent les arts, fondent des œuvres humanitaires, font des legs aux universités et aux bibliothèques.

Les Canadiens, eux, n'achètent ni livres, ni œuvres d'art. Peuple jeune, ils ont encore des goûts d'enfants. Comme les tout petits qui ne rêvent que bonbons et joujoux, nous dépensons notre surplus à manger, à nous amuser. Et plus on gagne, plus on est exigeant pour la table et prodigue pour le mobilier et la garde robe.

C'est au point qu'il y a peu de différence entre la table de l'ouvrier et celle du patron, entre la toilette de la couturière, et celle de la dame qu'elle habille. Le mobilier d'une famille ouvrière ne diffère pas tellement de la famille bourgeoise. Pas plus de goût chez celle-ci que chez celle-là, autant confort chez l'une que chez l'autre. Piano, fauteuils, tapis, rideaux, miroirs, vous trouvez de cela autant chez l'employé qui gagne trois ou quatre piastres par jour que chez l'employeur ou chez l'homme de profession libérale.

Par contre, pas plus de bibliothèque que pas plus de collections chez le patron que chez l'ouvrier. En fait de tableaux, on se contente de l'image et du chromo. La peinture ne nous dit rien. Chez le médecin et chez l'avocat vous trouverez, en plus de journaux, quelques revues ou magazines illustrés, des romans, peut-être de quelques ouvrages d'histoire ou de vulgarisation scientifique, mais rarement des livres qui dénotent une véritable curiosité intellectuelle. Comme les enfants, nous aimons surtout les gros titres et les images.

Ce qui distingue, chez les Canadiens français, l'homme riche de l'homme pauvre, c'est que le premier a un automobile, tandis que le second n'en a pas toujours.

On dépense considérablement, chez nous, pour visiter et pour recevoir. Ce sera un grand bienfait de la campagne de tempérance que d'avoir diminué le coût des réceptions de parents et d'amis. Tel qui ne donnait pas trois piastres par année pour s'abonner à un journal, en trouvait trente et davantage pour recevoir la visite. Dans nos campagnes, on ne donne pas pour une œuvre patriotique ou pour les œuvres de presse ; on aide en rachetant les œuvres de charité ; on ne donne rien pour organiser les amusements honnêtes des jeunes gens ; chose pourtant si nécessaire ; mais quelle prodigalité pour la table au temps des fêtes, pour l'entretien d'un beau cheval, pour l'achat de belles voitures !

Rappelez-vous les folles dépenses qui se font pour les noces. Des jeunes gens s'endettent et même se ruinent pour se marier en messieurs. Des papas y sacrifient parfois le surplus de deux ou trois années de travail.

Un cirque qui séjourne trois jours dans des villes, prélève cinq fois dix fois plus d'argent que ces villes n'en donnent pour soutenir la cause des écoles de l'Ontario, ou pour la campagne, ou pour toute œuvre d'extrême utilité nationale ou paroissiale.

Nous ne savons pas discerner les choses utiles, nous nous laissons fasciner par ce qui flatte les yeux ou l'estomac, absolument comme des enfants. La gourmandise et la vanité nous rendent besogneux ou mesquins pour toutes les entreprises d'une importance réelle ; elles nous coûtent plus cher que les soutiens du culte, que les œuvres d'assistance et que l'éducation.

FORTIFIEZ VOS POUMONS et préservez-vous de la Grippe, des Bronchites, des Rhumes en employant le

VIN MORIN

CRÉSO-PHATES
C'est le reconstituant par excellence pour tous ceux qui sont faibles de poitrine et sujets aux rhumes.

Faut-il se réjouir ou faut-il s'aigrir de ce que, parmi nous tant d'âmes généreuses se soient dévouées pour rien aux œuvres d'enseignement et de charité ? Si leur dévouement a produit de grands biens, il a aussi causé un effet déplorable. Il a fini par faire croire à nos gens que les hôpitaux, comme les collèges, doivent se suffire à eux-mêmes et vivre d'expédients. L'enseignement classique a cent piastres par année "y compris la pension" et l'éducation des convents à un pris dérisoire ont implanté chez nous l'idée que l'instruction ne se paie pas.

On a pris l'habitude d'exploiter le dévouement et de spéculer sur l'abnégation. On n'en rougit pas, on s'en applaudit presque. Après des longs efforts et une campagne persévérante, le Conseil de l'instruction publique n'a pas encore réussi à faire donner aux institutrices le salaire d'une cuisinière et aux instituteurs celui d'un palefrenier. Quant aux sœurs, aux prêtres et frères enseignants, il est bien entendu qu'on leur donnera toujours le moins possible.

Tandis que chaque professeur, dans un collège classique protestant, gagne au moins quinze cents ou deux mille piastres par année le professeur de nos collèges catholiques gagne quarante huit piastres s'il est prêtre. Avec cela il paiera ses habits, ses voyages et ses livres. Que dire des hôpitaux ? On croit qu'ils subsistent sans revenus et que les sœurs, avec leurs doigts de fées, savent tout créer de rien. En core un peu on se scandaliserait de les voir mendier et d'apprendre que le gouvernement donne, en moyenne, peut-être une piastre par année pour l'entretien d'un pauvre sans ressources.

L'ou est parfois stupéfait de voir l'inconscience avec laquelle nos gens déraisonnement dans l'emploi de leur argent. J'ai connu, il n'y a pas dix ans, des Canadiens français qui ne voulaient pas payer deux cents piastres pour l'instruction et la pension d'un enfant dans un collège catholique ; qui qu'on mandait et obtenaient des réductions, et qui, l'année suivante donnaient trois cents piastres pour la seule instruction dans un collège protestant.

J'ai connu le maire d'une paroisse qui donnait deux cents piastres pour une fête de famille et qui se croyait généreux de donner vingt cinq sous pour fonder un club de balle au camp dans son village. Son voisin cultivateur, à l'aise, se glorifiait d'avoir donné dix sous pour ce même club où jouaient deux de ses fils. Celui-ci, d'ailleurs ne trouvait pas trois piastres pour s'abonner à un journal convenable, mais donnait trois cent cinquante piastres pour acheter un piano à sa fille. Il parlait d'acheter un automobile à ses garçons.

Et l'on s'étonne, après cela, que nos collèges et nos universités soient mal équipés, qu'ils aient l'air modeste et pauvre, qu'ils n'envoient pas un plus grand nombre de professeurs se spécialiser à l'étranger. On s'étonne que nos œuvres de jeunesse ne puissent rivaliser, pour pour l'apparat extérieur, avec celles des protestants.

Si la crise que traverse notre pays pouvait nous rendre plus sérieux et nous inspirer une estime plus exacte de la valeur des choses, il faudrait vraiment se réjouir de tranches quelle nous fait éprouver.

On demande un servante, très bons gages. S'adresser à Madame Pius Michaud, Edmundston, N. B.

La plus vieille compagnie manufacturière de produits pharmaceutiques dans les Provinces Maritimes

La doyenne de toutes les compagnies manufacturières de produits pharmaceutiques actuellement en existence dans les provinces maritimes est sans contredit la Canadian Drug Company Limited.

Cette compagnie commence actuellement une vaste campagne d'annonces dans le Nouveau Brunswick, la Nouvelle-Ecosse et l'Île du Prince Édouard, pour les fameux remèdes Hawker : le Baume Hawker, les pilules pour le foie Hawker, le tonique de Hawker pour les nerfs et l'estomac, le remède pour la dyspepsie de Hawker et le remède du Dr. Menning. Tous ces produits sont garantis par cette ancienne et excellente maison, et représentent ce qu'il y a de mieux sur le marché.

Elle est aussi la propriétaire et manufacturière le Baume de Marube et Anis de Sharp, le plus ancien sirop pour la toux et le mieux connu dans ces provinces ; le liniment anglais de Higgins, un liniment blanc, très pur et des meilleurs ; et le sirop de mères sauvages du Dr. Briggs, le remède le plus effectif contre la dysenterie et la diarrhée qu'on ait jamais offert en vente.

Il y a aussi les manufacturiers des essences les plus pures, connues partout sous le nom d'Essences Evangéline". Leurs sirops, jus de citron et gingembre de la Jamaïque, embouteillés dans leur établissement, n'ont pas d'égal pour leur qualité et pureté.

Il y a aussi en magasin les lignes les plus complètes de médicaments brevetés, drogues et articles de pharmacie des manufacturiers les plus en vue de l'Est du Canada. Leurs rayons contiennent tous les derniers modèles et paquets en fait de parfums, savons, sachets, poudre de talc, tel que : Djekies, Mary Garden, Roger et Gallet, L. T. Fivers, Seeley, Taylor, ainsi que toutes les marques les plus populaires.

Cultivateurs lisez "Le Madawaska" 25,000 en 10 jours

UNORME SUCCÈS DE L'ALMANACH DE LA LANGUE FRANÇAISE — PLUS COMPLET, PLUS VARIE QUE JAMAIS. — ATTRACTIONS NOUVELLES.

Vingt cinq mille exemplaires de l'Almanach de la Langue française ont été enlevés dans les dix jours qui ont suivi sa publication. A ce compte l'édition de 40,000 sera bientôt épuisée et ne suffira point aux demandes.

L'Almanach est plus complet, plus vivant plus varié que jamais. Aux contes et nouvelles, signés d'écrivains connus, bien illustrés, on a joint toute une série de caricatures, de récits, de conseils pratiques, de recettes qui multiplient l'intérêt de ce livre. L'ouvrage est d'ailleurs illustré à profusion : photographies, caricatures, graphiques. C'est une sorte de petite encyclopédie. Toutes les familles de langue française voudront l'avoir à leur portée.

L'Almanach bien qu'il atteigne maintenant les 200 pages et malgré la crise du papier, se vend toujours 20 sous avec de fortes remises pour le commerce et les propagandistes. Voici d'ailleurs sa liste de prix (port en plus toujours) : l'exemplaire unique 50 sous (franco 23 sous) ; de 50 à 99, 16 sous ; de 100 à 499, 15 sous ; de 500 à 999, 14 sous ; pour 1,000 exemplaires et plus, 12 sous 1/2.

Toutes les commandes doivent être adressées au secrétaire de l'Action française, 32, Immeuble de la Sarvegardé, Montréal.

Une Tombe Oubliée

Avec Novembre reviennent nos pèlerinages vers nos morts. Nous exhurons leur souvenir pâli de notre mémoire infidèle.

Pour tout un jour, quelquefois pour tout un mois, nous nous efforçons de prier pour ceux qui nous donnèrent toute leur vie ; pendant un jour, les morts éclipsent les vivants dans nos cœurs si mal faits pour les deuils éternels. Nous sangloterons de nouveau sur les cercueils.

Dans notre visite au champ des morts, au détour d'une allée, une tombe abandonnée attire parfois nos regards. Elle est peut-être surmontée d'un monument, une petite croix de bois noir, à demi effacée parfois la marque seule. L'herbe a poussé sur elle et personne ne vient s'y agenouiller, lui faire l'aumône d'une larme et d'une prière.

Quelles peuvent être les causes de ce complet abandon ? La morte qui garde si bien son secret était peut-être la dernière d'une famille nombreuse ? Elle a pris soin des tombes de ceux qui partent les premiers, et personne n'est resté pour lui rendre ce pieux devoir.

La femme qui s'est éteinte comme une lampe sans huile et qu'on est venu coucher sous le signe du salut a pu avoir pourtant un mari et des enfants. Elle est morte pour s'être trop dépensée pour le bonheur de chacun, d'avoir passé trop de nuits sans sommeil, trop de jours sans soleil et sans joie. C'est un martyr de dévouement ; pourtant le silence qui l'enveloppe est celui de l'oubli.

Ceux pour qui elle a donné sa vie ne s'en souviennent plus ; l'homme qu'elle entourait d'une atmosphère de tendresse l'a remplacé au plus tôt.

Cette fosse oubliée, à laquelle on ne s'arrête plus, sera la vôtre et sera la mienne plus tard, bien plus tard, je l'espère, dans dix ans, dans vingt ans ! Quand tous ceux qui nous aiment ne seront plus, quand l'indifférence aura glacé nos plus chères et nos plus sincères affections, quand ceux qui croient à la résurrection se promèneront dans le dortoir agrandi, par un jour sombre de novembre, plus d'une inconnue apitoyée par notre sollicitude, s'attardera à épeler nos noms et à deviner quelle énigme se cache sous nos six pieds de terre.

Si nous sommes assez vaillantes pour mériter d'être alors des élues, combien nous paraîtront mesquines les petites préoccupations de la vie : le désir d'être aimée et la crainte d'être oubliée.

Salon de Couture

M^{lle} Louis Bouchard, couturière, désire annoncer aux dames et demoiselles d'Edmundston et des alentours qu'elle doit ouvrir un salon de couture, de première classe, dans la bâtisse de M. Ferdinand Philibert, tout près de l'église d'Edmundston. 45 ju n o